

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

La mort du Juste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 124-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La Mort du Juste

Cogitavi dies antiquos et annos
æternos in mentem habui.
Delicta juventutis meæ et igno-
rantias meas ne memineris.

Ce matin-là, ma sœur déchiffrait la « *Pavane pour une infante défunte* », et moi, que cette musique accable, je relisais pour la vingtième fois ces vers d'André Lafon :

*Nous voici tous les deux sans paroles, angoissés
Pour nous être en tremblant, d'une voix assourdie,
Confié notre cœur ; pour avoir de nos vies,
Revu jusqu'à présent les Cercles traversés.
Ensemble, et parce qu'un peu plus de clarté baigne
Cette lisière atteinte enfin du bois profond,
Nous nous sommes penchés écoutant tout au fond
— D'un cœur si faible encore et qui peut-être saigne !
Mourir l'appel des voix à qui nous l'arrachons.*

J'essayais en vain de me soustraire à je ne sais quel tourment. Des vagues de tristesse me submergeaient, toujours renouvelées, toujours plus profondes et l'ineffable mélodie : *Sol, — la, fa dièze, mi, ré, mi, fa dièze, fa dièze, mi, mi ; si, — do, la, sol, fa dièze...* me bouleversait. Il suffit parfois d'une note, d'une parole pour aviver de vieilles blessures et les regrets que chaque homme nourrit en son cœur. Sur eux, le temps amasse l'oubli, comme le vent d'automne les feuilles sur les tombes. On voudrait tant ne plus savoir, laver les anciens remords, et voilà que dans le silence, on se retrouve tout saignant. Je chantais, doucement, pour m'apaiser.

Ma mère, entrée sans bruit, nous contemplait. Cette voix l'attirait aussi ; elle sentait confusément qu'une grande douleur s'exprimait et que, si elle l'avait pu, elle aurait exalté la sienne avec de pareils accents. Nous portions tous trois notre secret, inviolé, sans plaintes, mais une affection suprême nous unissait au-dessus de ce trouble charnel.

En cet instant, nos inquiétudes se rejoignaient. La joie tombée de nos visages ne cachait plus la tristesse montante, ni la déception de devoir, si souvent, parier pour le mal, chez nous et chez les autres, tant les puissances terrestres nous allèchent, nous fascinent et nous pourrissent les moelles. Pour la première fois, je voyais combien s'ignorent les êtres les plus proches et comme ils défendent les retraites mystérieuses où s'élaborent le Péché et l'Amour.

Autrefois, lorsque sur d'autres bouches, je mettais mes intimes pensées, ma mère anxieuse me demanda pour se rassurer :

— C'est une histoire ?

— Oui, oui, c'est une histoire...

Elle n'eut pas le courage de pousser plus loin son enquête. Elle se heurtait à ses portes réfractaires et qui, parfois, éclatent, brusquement, parce que l'âme étouffe et que, seule, elle succombe sous le poids de sa misère. Ainsi, entre elle et moi qui avançons parallèlement se tissait un voile translucide : au travers, on devine les formes, les mouvements ; les attitudes et les soupirs suggèrent et confirment plus qu'un discours. En cette chaude matinée, une main faisait glisser le rideau et sans le comprendre peut-être, nos plaies apparaissaient toutes vives.

Le timbre nous tira de notre recueillement. Ma mère revint bouleversée.

— Pierre Reynaud va très mal.

— Est-ce la fin ?

— Il t'appelle.

Dehors, la route trop blanche aveuglait. Je pris, pour éviter le gros du village, le sentier des « Chenevières », qui court à la lisière du bois.

J'allais très vite, sans me soucier des racines qui rampent à fleur de terre ou de l'admirable paysage qui passe entre les feuilles immobiles.

Pierre... Ce nom illuminait de jeunes images : notre pieuse enfance, une amitié superficielle, la séparation, de brèves rencontres, et puis, tout à coup, des lettres plus graves où quelques mots révélaient une existence navrée.

Maintenant, la mort rompt ce lien qui s'affirme, elle fera sonner cette âme pour lui donner son juste prix.

Au retour d'un bal, où, malgré la fièvre, Pierre avait ri et dansé comme un fou, il s'affaissa. La température, durant la nuit avait monté. Toute la maison surprise par des cris trouva Pierre haletant, très faible et sans connaissance. Les médecins appelés se retirèrent à l'aube, mécontents, soucieux. Le mal déroutait leurs calculs. Que conseiller : la glace, les maillots, les piqûres, lorsque les réactions se produisent au rebours de ce qu'on espère. La mort, elle, n'hésite pas, elle marche sans détours.

M^{mc} Reynaud m'attendait. Elle me saisit par la manche :

— Il vous demande. N'entrez pas ! La peur le tuera.

Je la repoussai sans mot dire. Elle se blottit dans un large fauteuil. Depuis qu'elle craignait la contagion, une garde la remplaçait au chevet de son fils : elle n'en pouvait plus, le spectacle de cette souffrance *inutile* la brisait, gémissait-elle en se tordant les mains. Cependant, même dans sa douleur, elle ne s'abandonnait pas. Avec la sûreté obscure des femmes inférieures, elle choisit une robe de satin violet rehaussée d'or qui donnait à son visage un air de préoccupation intense et de sollicitude farouche. Elle avait conscience que la terreur l'embellissait et que ses yeux où brillait une flamme sombre attiraient. Elle reprenait avec usure cette vie qu'elle avait prodiguée dans une heure de folie.

Je la regardai longuement jusqu'à ce qu'elle levât les yeux. Mon reproche la blessa. En son cœur étroit passaient d'étranges lueurs. Comme une bête traquée obéit à son instinct, elle essayait de se dérober, de fuir. Elle n'osait expliquer sa présence en ce salon.

Lorsque j'entr'ouvris la porte, elle se décida à me suivre.

— Ne l'effrayez pas, me souffla-t-elle encore ; qu'il ait une mort bien douce !

Dans l'obscurité presque complète de la chambre, je distinguais à peine la vague blancheur du lit où reposait Pierre. Ses yeux frappés déjà par d'autres lumières, ne supportaient plus la clarté du jour.

L'odeur écoeurante des remèdes n'avait pas chassé ce fin mélange de tabac et de roses qui s'attache aux meubles, aux tentures et fait l'atmosphère d'une demeure. Les livres s'offraient encore, une boîte de « Turmacs » oranges luisait. Dans ce désarroi, qui accompagne une maladie soudaine, personne ne touchait à ces objets familiers. On se serait assis, jambes croisées, à regarder comment la fumée d'une cigarette se déroule, flotte et se drape, sans la mort qui planait.

On ne fermait pas les fenêtres à cause de la chaleur intolérable. A travers les volets tirés passaient les bruits de la campagne : l'immense rumeur des champs, des appels d'oiseaux, les faux qu'on aiguise.

Peu à peu, les objets sortirent de l'ombre : le lit d'abord ; sur l'oreiller, cette chère tête amaigrie où les yeux brûlaient ; les mains jointes et tout le corps qu'on devinait souple et long sous le drap tendu frissonnaient à intervalles réguliers.

Pierre, qui sommeillait, tourna lentement son visage vers moi. Il ouvrit la bouche, ses lèvres sans forces remuèrent. Je m'approchai.

— Mon petit Pierre, tu souffres ?

Il sourit et tint ma main pressée. Sa mère, toujours à distance, minaudait :

— Chéri, couvre-toi. N'est-ce pas que tu vas mieux, Pierrot ?

Pierre ferma les yeux, les ouvrit, étonnés :

— Bonjour, Madame.

— Mon chou, tu ne reconnais pas ta petite mémère ?

Le malade sembla chercher dans sa tête vide un souvenir qu'il ne trouva pas.

— Ne me touche pas, va-t'en, tes cheveux sont trop rouges. Tu ne m'aimes pas ! va-t'en !

Madame Reynaud s'épongea, haussa les épaules et sortit.

(A suivre)

Sylvain BRIOLLET.